

C'EST À DIRE

Jésus l'Australien

On peut tenter de prouver que l'Australie n'existe pas, mais comment laisser mourir un ficus? Il n'y a pas de message de Noël.

Par Jean-Bernard Vuillème

A Noël, je prends le large. Alors que tout autour de nous exige le rassemblement autour des tables et des sapins décorés dans un orgiaque déballage de cadeaux en général précédé des poèmes et des chants des petits enfants devant la galerie des grands-parents et des parents attendris, alors que les non-pourvus de famille se sentent acculés par la pression de Noël à céder aux invitations d'amis ou connaissances, voire d'étrangers saisissant l'occasion de manifester leur esprit chrétien, je décide de partir. Partir du non-lieu de Noël, renoncer à l'insensé bégalement des années avec leurs dates butoirs. Oser peut-être la messe de minuit, comme autrefois. Quitter la part de soi qui ne ferait que se répéter dans les brouillards neigeux de la nostalgie. Partir.

Je ne pars pas chez les Papous, chez les Nubas de Kau, chez les Pygmées ni chez les Australiens dont un ami barbu et anarchiste persiste à prétendre qu'ils n'existent pas, pas plus que l'Australie. Ecrira-t-il un jour le traité prouvant au monde que l'Australie n'existe pas, qu'il ne s'agit au fond que d'un continent légendaire peuplé de créatures mal foutues comme le kangourou et le koala, sans parler des camions de nos rêves lilliputiens? La question de Noël me paraît d'une nature semblable. Plus on en parle et plus on s'agite pour prouver sa réalité, plus on parsème les rues d'étoiles et de sapins scintillants, plus on court les magasins et plus il paraît certain que Jésus soit né dans une sorte d'Australie.

Les cadeaux de la vie

Loin de moi l'idée d'aller transpirer sous les palmiers dans un monde non chrétien tandis qu'ici les gens bégaient Noël et galopent dans le froid jusqu'à l'assoupissement final de sa célébration. Côté exotique, je viens d'être servi par un joli cadeau de ma cousine. C'est un petit ficus en pot (ficus minii) aux proportions si parfaites que je ne me lasse pas de le regarder avant de partir. Cette beauté du ficus minii va puiser de l'eau dans un pot blanc. Ses racines ne trempent pas dans la terre, mais dans un amas de boulettes brunes, et se nourrit d'un engrais appelé LUWASA. Il faut de subtils équilibres pour le maintenir dans sa santé et sa beauté, lui donner assez de lumière et prendre garde à ne pas le gorgier d'eau. Comme nulle beauté ne va sans quelque évidente fragilité, je ne puis regarder mon ficus minii sans me sentir en partie responsable de son évolution. Je serais malheureux de le trouver tout sec et pitoyable à mon retour. Je comprendrais que je l'ai laissé mourir parce que je suis mort. Je me ferais horreur de sa beauté perdue.

Le Petit Robert ne dit pas grand-chose du ficus. Il cite une phrase d'Albert Camus: «Les ficus qui bordent la rue». Que faut-il en penser? Tout au plus qu'il n'existe rien de plus sec qu'un dictionnaire et qu'il faut sortir le nez des livres pour tenter d'exprimer quelque chose. Comme il faut partir, peut-être, pour comprendre ce que peut bien représenter Noël par-delà les nostalgies familiales, les repas pantagruéliques et les tonnes de cadeaux dont personne ne se sent responsable. Alors que je m'apprête justement à partir, ne pensez pas que je m'efforce de délivrer Dieu sait quel message de Noël. Mon incompetence crève les yeux.

Je voudrais dire seulement que s'il peut être nécessaire de prouver que l'Australie n'existe pas, il est indispensable d'aimer les cadeaux de la vie.

J.-B. V.

pa
un
cu
séc
sa
vo
se
to
ra
no
de
de
ma
on
l'é
ca
l'a
co
nc
ou
nc
ta
m
nc
co
va
va
pl

te
me
te
bl
At
l'é
pr
de
ge
qu
pl
pr
pr
de
im
pr
Di
me
se
re
pe
me
da
de
pè
lie
pi
bl
me
in
fai
ca